

« Nous ne changerons pas le monde, il ne faut pas se faire d'illusions, ce n'est pas nous qui allons changer le monde, mais le monde ne nous changera pas. »

Jean Mabire, *La Notion de Communauté*
12^e Haute École Populaire – août 1997. St Bonnet-le-Courreau en Forez

n°16
Équinoxe
d'automne
2007



Les Amis de Jean Mabire

Éditorial *Maître Jean le romantique*

Nous avons désiré évoquer aujourd'hui à travers ces pages, l'un des sentiments qui animait Jean Mabire: son romantisme! Qu'il fut romancier, oui, mais romantique? Ceci paraîtra sans doute anachronique à certains dont l'œuvre n'a, pour eux, dévoilée que ce qu'ils désiraient y trouver: cette spécialité du second conflit mondial, l'histoire de « sa » Normandie, la série des « *Que lire?* »; travaux gigantesques de recherche et d'érudition. D'autres comprendront de suite ce que nous voulons exprimer, cet état d'âme inné chez l'être de race noble, don des dieux et dont le devoir de celui qui le possède est de le cultiver sa vie durant.

« *Les hommes naissent libres et égaux entre eux* » est-il écrit dans une certaine constitution, ceci est vrai pour la liberté, beaucoup moins pour l'égalité. D'une façon imagée, nous dirons que les dieux et les déesses choisissent leurs élus, leurs donnent à la naissance certaines qualités ou pouvoirs que d'aucun ne possèdent jamais, puis le mortel de ce monde doit les exploiter. Chez Jean Mabire, le romantisme s'est exprimé sa vie durant sous des formes différentes, que les témoignages suivants, vous feront peut-être découvrir pas à pas. Cette découverte de ce contemplateur, cet observateur, n'est pas l'expression d'une jouissance égoïste, elle se transforme en une action qu'il faut savoir recevoir et offrir à son tour.

Il ne nous est pas donné de redéfinir le romantisme qui est en fait l'expression des sens: un souffle, un regard, une caresse, un parfum, c'est à chaque fois une touche pour l'être disposé à le vivre en esthète, c'est aussi et surtout cette communion perpétuelle avec la nature, les éléments, dont il ne s'agit pas simplement de s'imprégner, mais également de savoir communiquer, c'est sans doute cela le plus difficile.

Jean Mabire a toujours su faire partager sa pensée à ceux qu'il aimait, chacun de ses lecteurs était un ami

avec lequel il désirait communier dans cette recherche de la beauté, de la perfection, de l'absolu.

Le choix que nous avons fait ici, de cette expression dans son œuvre, ne conviendra sans doute pas à tous, on le trouvera sans doute incomplet. Nous ne désirons qu'exprimer que ce qui, à nos yeux, nous paraît essentiel. Cette spiritualité, nous l'avons trouvée dans: *Les grands aventuriers de l'histoire* dont, nous

disait Jean: « *C'est l'un de mes ouvrages les moins lus!* ». Si vous le possédez, relisez l'avant-propos, tout y est. L'expression de ce romantisme y est expliquée avec le mode d'emploi; le rêve!

Il est profondément regrettable que l'écrivain n'est pas jugé bon et combattu l'inéluctable, ce qui ne lui ressemble guère en nous faisant profiter d'un second volume qui nous aurait fait approcher d'autres rêveurs romantiques connus par la seule relation historique. Il y eu dernièrement le petit ouvrage sur Patrick Pearse qui nous apporta un complément mais nous laissa dans l'expectative. Affirmer que ce romantisme recouvre une influence nordique n'étonnera sans doute personne, la vie de Jean Mabire reste tournée vers le septentrion. Affirmer que ce romantisme s'exprime à travers les mouvements de jeunesse dans et pour lesquels il a vécu, l'expression physique, intellectuelle, morale de sa pensée est également une facette de ce sentiment.

Nous laissons à d'autres amis, l'ayant beaucoup mieux connu, le soin de le raconter dans la vision de cette aventure.

Alors! Jean Mabire un romantique révolutionnaire? À plus d'un titre, sans aucun doute!

Bernard LEVEAUX
Président de l'A.A.J.M.

Bulletin de liaison interne
Dépôt légal à la parution

LES AMIS
DE JEAN MABIRE

Boîte Postale n° 6
27 520 Boissey-le-Châtel
amis-mabire@hotmail.com

Témoignage

Notre Mait'Jean à nous

Benoît Decelle

Pour faire écho à l'évocation de Katherine Hentic (voir notre bulletin N°15) sur les retrouvailles d'un certain 8 février 1992 entre « les pêcheurs du Cotentin » et Jean Mabire, voici le témoignage de l'un des « jeunes » qui étaient présents, ce jour-là, dans le bar de l'escale. Benoît Decelle, co-fondateur de l'association culturelle et sportive Les Oiseaux Migrateurs, évoque ici sa première rencontre - décisive - avec Mait'Jean.

Séjour professionnel en Bretagne, une fin de journée bien chargée, le téléphone sonne!

Un vieux compagnon de route me replonge dans le passé d'il y a quinze ans: « raconte-nous comment tout a commencé, la première rencontre avec Mait'Jean, le début des Oiseaux Migrateurs... ».

Cette conversation avec mon vieux camarade m'extirpe de mes occupations professionnelles et me replonge 15 ans en arrière, j'avais 20 ans! C'était hier, les détails me reviennent si clairement! Mes quatre camarades et moi partageons les mêmes valeurs, nous étions inséparables. Animés par la même fougue de nos vingt ans. Nous voulions découvrir le monde, tutoyer nos ancêtres, pénétrer nos forêts, nos chemins du Nord Cotentin, de la grande Normandie et d'ailleurs!

Xavier, Antoine, Régis et Erwan; les prénoms de mes quatre compagnons résonnent comme autant de souvenirs, d'émotions, de joie! A nous cinq nous avions la farouche volonté de prendre notre destin de jeune européen en main; nous voulions le sport et la culture. Un esprit sain dans un corps sain. Nous avions découvert la formidable aventure des *Wandervögel* allemands (les oiseaux Migrateurs) dans un roman historique d'un certain Jean Mabire, puis dans

un petit opuscule de Karl Höffkes chez Pardès.

Nos premiers pas d'Oiseaux Migrateurs normands furent exaltés, confus, enthousiastes, quelques randonnées drapeau Normand en tête le long des côtes escarpées de La Hague à l'Ouest de Cherbourg, un peu de sport, de la camaraderie à la belle étoile. Pour la culture, nous avions besoin de l'appui et des conseils d'un érudit. Un normand bien sûr!

Un matin je découvre que l'écrivain normand Jean Mabire dédicace son livre *Les pêcheurs du Cotentin* dans un café de pêcheur sur le port de Cherbourg « le bar de l'Escalé » en présence « d'anciens » ayant tout comme mon grand-père écrit les belles heures de la « grande pêche » cherbourgeoise dans les années soixante dix. Mait'Jean avait un immense respect pour ces « **forçats des mers** » et il leur rendait hommage dans son bouquin dédié aux pêcheurs de mon pays.

C'était notre chance: impatient de rencontrer ce grand normand que nous ne connaissions qu'à travers ses nombreux romans historiques...

Allait-il accepter de nous aider? Cela nous paraissait de plus en plus irréaliste! Pourquoi nous? Il avait sans doute d'autres priorités...

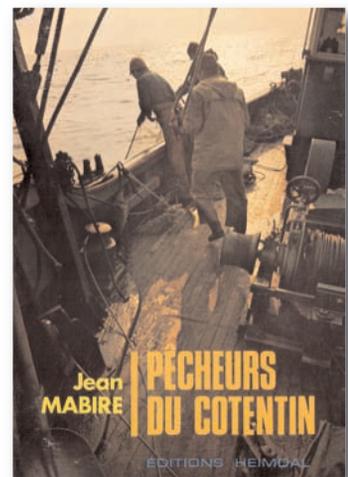
Qu'importe, nous étions au rendez-vous!

Il était souriant, en « famille » avec ces anciens pêcheurs. Nous échangeons quelques mots, nous écoute, surpris mais curieux nous lui présentons notre projet et l'invitons à notre premier solstice d'été près de Valognes.

Quelques mois plus tard, au cœur du bocage, un feu de joie allait illuminer la nuit; le premier solstice d'été des Oiseaux Migrateurs! Nous avions fait de notre mieux pour que la nuit soit belle et joyeuse en présence de Jean Mabire. Manifestement surpris de notre « style », peut-être un peu séduit, il nous donna rendez-vous chez lui à Saint-Servan pour échanger, réfléchir et organiser le devenir des Oiseaux!

Jean Mabire allait devenir Mait'Jean. Notre Mait'Jean à nous. Une immense complicité naquit entre les Oiseaux et ce grand monsieur. Il devint notre confident, notre soutien, nous guidant dans notre aventure mais nous laissant toujours la décision. Sa femme Katherine et lui-même resteront à jamais étroitement liés à mes souvenirs joyeux de ces belles années où j'ai tant appris sur le monde et moi-même.

Benoît Decelle



À l'apex

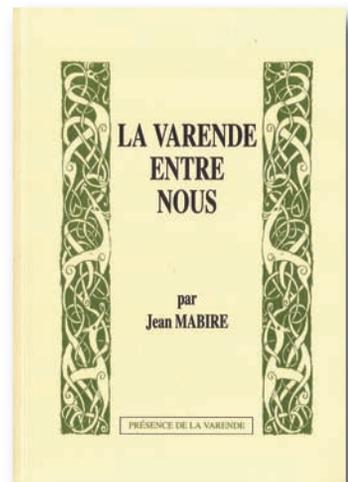
La Varende entre nous

aux Éditions Présence de la Varende

L'association Présence de La Varende (16, rue La Varende. 14250 Tilly-sur-Seulles) que préside avec beaucoup d'efficacité notre ami, Me Boscher, avait demandé à Jean Mabire de raconter le Jean de La Varende qu'il a eu le privilège de rencontrer à l'époque où, jeune journaliste, il se lançait dans l'aventure de la revue *Viking*... Mabire n'a jamais caché la fascination exercée par le maître du Chamblac, pas plus que ses réticences à l'égard de l'univers lavarendien. Il y a, chez Jean Mabire, à la fois une grande admiration pour l'auteur de *Nez de*

cuir, et une gêne pour l'idée qu'il a donnée d'une Normandie plus chouanne que réelle, plus monarcho-catholique que libertaire... Et voilà ce que Jean Mabire raconte dans cet ouvrage qui est un chef-d'œuvre de finesse, de justesse de ton, de connaissance d'une œuvre originale et puissante, de reconnaissance envers un personnage hors du commun qui, à lui seul, a incarné et ressuscité une Normandie traditionnelle, orgueilleuse et grandiose? Jean Mabire raconte, explique Jean de La Varende. Un écrivain parle d'un écrivain. Double plaisir: c'est à la fois une puissante et très origina-

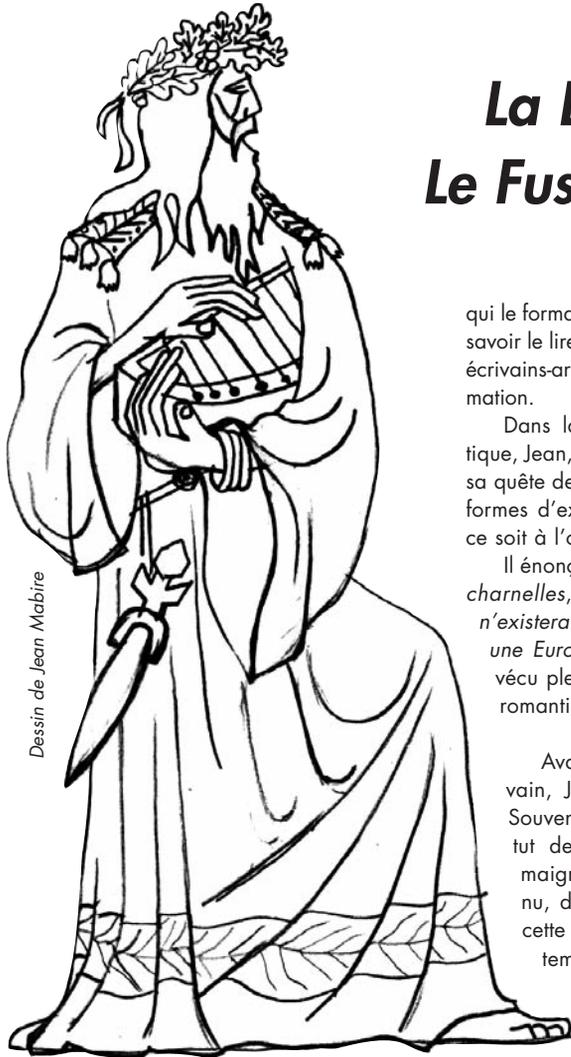
le évocation d'un homme secret, blessé même (à l'époque où Jean Mabire l'a connu, il était miné par la maladie) et une élégante façon de le présenter car, dans ce livre, on en apprend autant sur Jean Mabire que sur Jean de La Varende, mais il faut remercier l'association *Présence de La Varende* d'avoir permis que soit enfin connue la rencontre des deux écrivains normands du XXe siècle, ayant incarné, chacun dans son style et sa vision du monde, l'attachement sentimental le plus entier pour la « nature normande ». Du grand Mabire pour un La Varende, qui fut toujours grand!



Que dire ?

Le romantisme de Jean Mabire

par Katherine HENTIC



La Lyre et l'Épée Le Fusain et la Plume

qui le forma, est le **La Varende entre Nous**. Il faut savoir le lire pour capter la personnalité de deux écrivains-artistes, dont celle de Jean, alors en formation.

Dans la rubrique jeune européen romantique, Jean, curieux de tout, avait commencé tôt sa quête de peuples, de littératures et de toutes formes d'expression artistique différentes, que ce soit à l'ouest, au nord, à l'est, au sud.

Il énonçait: *ils ont rêvé l'Europe des Patries charnelles*, il concluait encore: *pourquoi n'existerait-il pas contre l'Europe jacobine, une Europe romanesque ?* A-t-il à sa façon, vécu pleinement sa thèse ? N'est ce pas du romantisme que cela ?

Avant d'être un journaliste et un écrivain, Jean avait choisi d'être un artiste. Souvenons-nous comment il parlait du statut de l'artisan et de l'artiste, de leur maigre salaire pour un travail non reconnu, de leurs humiliations ressenties pour cette forme d'expression. Ses amis du temps des **Imagiers Normands** et de **Viking** peuvent parler de la foi, du talent, du don permanent et aussi de la misère constante dans ces temps qui acceptent si

peu l'expression artistique, où il y a peu d'élus, parfois pour de mauvaises raisons, élus souvent après leur mort.

N'oublions pas que les êtres qui doivent vivre de leur art sont au départ des hypersensibles, des romantiques-nés, certainement pas faits pour la vie de bohème.

Référence

Journal tenu par le grand-père paternel de Jean, Marcel MABIRE (1867-1953) qui l'a élevé avec sa seconde épouse et l'a emmené notamment avec lui vers le Sud, lors de l'exode de 1940.

Château de Clermont-Dessus

Année 1947:

Jean, mon petit-fils, m'a écrit fin décembre 1946, il est inscrit à la Faculté de Droit, d'autre part, il a été reçu à l'Ecole Nationale des Métiers d'Art et cumule cette double activité... Il va avoir vingt ans.

Plus loin:

Vers cette époque - la Pentecôte - il a renoncé au Droit.

Cet été il se propose de peindre de grandes fresques murales en Lozère, avant son départ il a été reçu premier à la section de décoration avec la note 9 sur 10.

Après la Lozère, il fait un grand voyage à bicyclette avec un de ses camarades pour venir nous voir à Clermont (Août 1947 - précisé).

Enfin un voyage en Tchécoslovaquie, après quoi, il reprend ses cours à l'Ecole des Métiers d'Art.

Année 1948

Janvier 1948

Mort de Robert Comte de T. (Familialement un être des plus proches), il fait un froid terrible. La neige tombe.

Sur Paris, la situation est intenable.

Août 1948

Quant à Henri (son dernier fils) il est en Suisse et Jean venu à Clermont dessine Clermont, Alice (sa deuxième femme) fait reproduire les dessins en carte postale.

Septembre 1948

Jacques (fils de Marcel et père de Jean) et sa famille quittent Paris le mardi 21 septembre pour venir à Clermont. Ils prennent le bateau pour Philippeville le 16 octobre. Jean sera du voyage à Clermont.

Je cite de tous petits extraits sur Jean. Le grand père demeurait jusqu'au bout toujours soucieux de son petit fils. Ainsi, il est possible de suivre son évolution artistique en regardant ses dessins sur ce Château lointain et ses alentours, (Juillet-août 1948) château de l'éternel retour qui en soit recèle une saga romantique.

Je dois préciser qu'en ces années, Jean, Bac Philo-Lettres en poche, ayant opté pour des Etudes Supérieures Artistiques apprécie la littérature des mouvements romantiques: anglais, allemands, italiens, mais plus encore sa sensibilité allait au romantisme artistique... ce qui ne le quittera pas dans son « **rêve d'Europe** ». Un de ses maîtres était Caspar David FRIEDRICH, au romantisme pictural très particulier, né sur les rives de la Mer Baltique, peintre de l'intériorité romantique.

Je n'oublierai pas comment, dans les années 1970 où il était redécouvert à sa juste valeur, Jean courait à travers l'Europe pour voir les expositions qui lui étaient consacrés, et m'y entraînait avec une grande émotion. A la fin des années 1970, la France reçut plus tardivement une de ces expositions, à Paris. Mieux vaut tard que jamais! Il faut connaître **le chemin sous la neige, la Tombe mégalithique sous la neige**, ainsi que **le voyageur au dessus de la mer des nuages** pour lequel il est mondia-

La plus grande forme de romantisme pour un homme me semble être le sacrifice de sa vie pour sa bien-aimée, qu'elle soit une cause, une patrie, une femme, parfois elles se confondent.

Bien évidemment le sous-titre rappelle l'épopée de George Gordon BYRON, poète britannique mort à 36 ans pour une terre hellène, son aventure tragique, nous dit-on inspira toute la jeunesse romantique enflammée pour la cause des peuples.

Toute aventure humaine, même à l'issue tragique enflamme et pousse à l'action.

Jean est donc un parfait romantique, au sens élevé et non mièvre du terme, sa vie ne fût pas une romance loin de là, épris de liberté, bien que prônant la raison, le respect de règles classiques, il eut très vite, sous une apparence de grand contrôle de soi, une attitude passionnée dans l'orientation de sa vie.

Il a très peu parlé de lui, même à ses intimes, à très peu d'exceptions. Il était plus intéressé par leurs paroles ou témoignages. Toutefois on peut le retrouver à travers différents personnages de ses romans, car on oublie souvent que c'était aussi un romancier. Le livre où il confie le plus de ce que fut sa jeunesse normande et où il met en relief le personnage de son grand-père paternel

lement connu. Pour ma part, j'aime particulièrement *femme à la fenêtre* peinte de dos.

Caspar David FRIEDRICH était particulièrement sensible aux bateaux de bois sur la mer ou piégés par la glace et partageait avec Jean cette hantise des mers glacées. Il se sentait notamment concerné par Béring et le détroit du même nom sur lequel Jean a écrit le premier livre en langue française.

Jean voyait dans son monde parfois glacial et dur un hymne romantique à une nature originelle vue à travers le prisme du temps, ce miroir à facettes et couleurs qui éclaire différemment la nature.

Le romantisme musical l'intéressait également, particulièrement VERDI et WAGNER mais Jean reconnaissait que s'il n'avait pas l'oreille musicale — plus exactement il entendait mieux les notes graves que les aiguës — il avait par contre la fibre picturale.

N'oublions jamais que durant sa jeunesse et en fait toute sa vie, Jean a itinéré à travers l'Europe et bien au-delà, pour mieux la comprendre et faire que rien ne s'oublie, écrivain voyageur avant l'heure.

*

Après les généralités, nous devons donc trouver une illustration d'une des sagas romantiques de Jean, même si dans ces cas les drames couvent toujours, ou vous rattrapent.

Donc lors de l'été 2002, Jean, qui avait grand mal à se relever d'une perte cruelle, inacceptable et dramatique, pensa qu'il était temps pour lui de remonter à d'autres sources. Il avait toujours choisi la Normandie ou bien elle l'avait choisi, il était plus que temps d'aller découvrir les Cévennes, que je connaissais bien mais que lui, qui pourtant en était issu, par la branche maternelle connaissait très peu. Nous commençâmes d'abord sur un terrain conquis : La Lozère et les Causses. Nous y fûmes accueillis chaleureusement par des amis qui, maintenant font à jamais partie de la famille. Puis d'Ispagnac à Florac, de Florac à toute la Vallée Française, sur les traces de notre cher STEVENSON, ce premier écrivain voyageur romantique, nous parcourûmes — mais sans âne — tous les hauts lieux de la famille maternelle de Jean. Nous ne fûmes pas déçus tant étaient forts les témoignages que nous reçûmes, de la source Quézac découverte par un ancêtre avec le château à pied de montagne au Rendez-vous de Chasse — le Maararel — de ses grands-oncles et grand-père que Jean, en excellent grimpeur rejoignit par les chemins de traverse et de haute montée, grand père découvreur de grottes importantes et dont la thèse de doctorat en droit de 1899 sur la propriété et protection (déjà !) des grottes est toujours d'actualité !!!

Ah ! Jean ne fut pas déçu et les récits de sa mère qu'il avait pu écouter, si tard dans sa vie étaient bien au dessous de la réalité.



Château de Clermont - Dessin de Jean Mabire - 1948

Ce voyage initiatique, ce sera un autre témoignage, expliquait certaines facettes de Jean, son côté rebelle, bouillonnant, c'est sûr, sa force musculaire et... peut-être... la sensibilité romantique qu'il s'efforçait de cacher. Jean faisait un retour tardif à d'autres sources mais qui s'avéraient parfois si proches des liens nordiques et normands. Ainsi nous nous primes d'amitié pour un artiste lié aux Cévennes, et avec une joie infinie, nous suivîmes à travers le pays les concerts itinérants que donnait ce merveilleux pianiste et compositeur néerlandais, qui ressemblait à LITZ.

Jean, depuis longtemps, ne m'avait paru en si bonne forme.

Il fut temps de repartir et nous le fîmes en passant par Nîmes où était née sa grand-mère maternelle, morte en 1945, et qui l'avait élevé à partir de ses trois ans se le partageant avec son grand père paternel, lorsque la maman de Jean avait disparu de leur vie pour vivre d'autres causes que la maternité. Bien sûr Jean eut plaisir à revoir les Arènes.

C'est à ce moment là que Jean m'apprit que nous n'allions pas prendre la même route qu'à l'aller, et que nous repartirions par le sud ouest, pour retrouver, après les châteaux cévenols du passé qui étaient loin d'être des châteaux en Espagne pour leurs habitants, le « **château de l'éternel retour** », ceci dit avec humour puisque situé à Clermont-Dessus, dans le Tarn et Garonne si mes souvenirs sont bons.

*

Le symbolisme est trop raisonnable, il faut beaucoup plus penser au pré-romantisme ou au post-romantisme qui reprennent à leur compte les légendes et refondent les mythes.

C'est ce qui arriva au château de Clermont à la fin août 2002, Jean retrouva d'abord la ferme dessinée par lui, à la même saison. Elle avait peu changé. Sur le chemin, près d'un vaste sapin, le bon chien qui ne pouvait le

reconnaître, mais identique à celui qu'il avait connu, avait beaucoup grogné à notre arrivée mais sur un signe de Jean, toujours l'animation des mains, le doigt pointé comme un point d'exclamation ou d'interrogation, le gros chien était venu se rouler à ses pieds puis s'était jeté dans ses bras alors qu'il pouvait difficilement le porter puis fidèlement il nous avait accompagné dans la montée difficile, comme une connaissance de toujours.

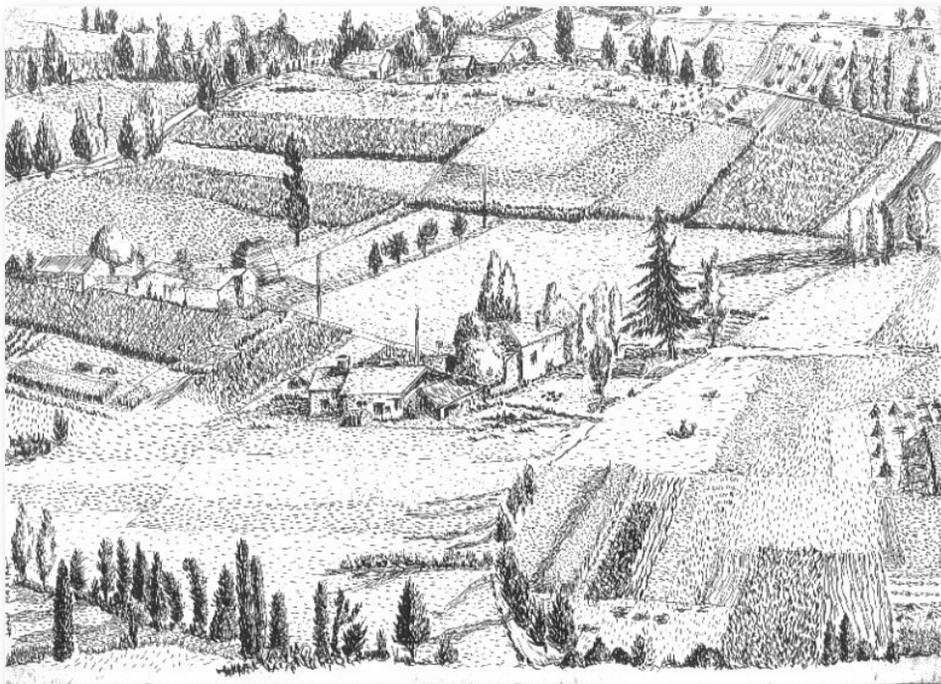
Le temps s'était rafraîchi depuis notre départ de Nîmes. Les remparts m'apparurent beaucoup plus hauts et crénelés que sur le dessin.

Tout le paysage et l'architecture apparaissaient inchangés. Dans le pull-over norvégien qu'il avait du enfiler, Jean naviguait dans ses souvenirs de 20 ans. Voilà ! Nous étions au Château de l'éternel retour. Pour les cinéphiles que vous devez être, sachez que Jean me semblait être la doublure de Jean Marais, jouant Tristan-Patrick, dans le film de Jean Cocteau et Jean Delannoy, *l'Éternel retour*, sorti en 1943, avec également Madeleine Sologne dans le rôle d'Iseult-Nathalie.

Et notre Jean à nous, n'avait-il pas trouvé à plusieurs reprises dans sa vie, et pour l'éternité son Yseult ou Isold, il vous aurait répondu certainement oui, et j'ai été et suis heureux aurait-il ajouté, comme il le disait souvent.

Si Jean le cinéphile appelait ce château ainsi, la raison en était simple. Je ne parlerai pas des personnages principaux ou plus tard car ils valent la peine, mais il se trouve que les personnages secondaires, les alliés, dont se souvient bien la famille qui les a connus, et tout le monde semble d'accord, étaient en tous points les **sosies** de ceux du film de Cocteau, physiquement et psychologiquement. Cinquante ans après, ils étaient encore présents dans le souvenir de la propriétaire des lieux de près de 90 ans : Madame de B.

Les personnages secondaires jouaient leur rôle remarquablement, comme si c'était vrai, c'était mieux que dans le film, mais je n'ai jamais vu qui avait joué le rôle du nain...



Ferme de Clermont - Dessin de Jean Mabire - 1948

Quoiqu'il en soit le beau-frère par alliance du grand-père Mabire sympathisait beaucoup avec lui, il était sympathique et plutôt bon bougre, astiquant armes et outils dans son appartement du haut, voyez le film, la ressemblance est frappante.

La belle-sœur du grand père, bien qu'accueillie gentiment, menait son monde à la baguette, à commencer par son mari. Orgueil, rancœur, jalousie vis-à-vis d'une sœur qui lui paraissait mieux lotie qu'elle, voyez le film la ressemblance est frappante. Elle avait une pierre à la place du cœur, c'est peut-être pour cela que sa sœur, femme du grand-père, avait du cœur pour deux. Au dire de tous, Alice était une femme délicieuse, charmante et cultivée. Elle avait élevé et aimé le petit Jean dit Jankiri comme son propre fils (Relire *La Varende entre Nous*).

Il se trouva que 1953 fut une année terrible car le couple qui avait une grande différence d'âge allait mourir, à quelques jours d'intervalle, l'une encore jeune d'un cancer qui se généralisait, l'autre plus vieux mais extrêmement résistant d'une vilaine bronchite... pendant que le couple agonisait séparément dans sa chambre, et l'actuelle propriétaire des lieux avait un souvenir vif de l'époque... en harpie et traîtresse n'attendant même pas que le couple soit mort, la belle-sœur donnait l'ordre aux domestiques: de jeter ou faire passer, en hâte, par les fenêtres pièces d'or, tableaux, petits meubles, argenterie et linge brodé sur des carrioles n'arrétant pas de faire des allées et retours vers le nouveau domicile des hébergés, accueillis si aimablement. La dame s'en étonnait: *tout le voisinage sait que les descendants de la famille ont été spoliés. Nous, natifs de châteaux d'alentour mais cadets de famille, quand nous nous sommes mariés, nous avons dû trouver un château proche des nôtres et justement celui de votre grand père décédé était en vente... mais précisait-on à Jean, ce domaine a été acheté d'une manière tout à fait légale et au juste prix, c'est notre fils domicilié à Paris qui en héritera.*

Tant d'années après, la situation si vive encore en esprit virait au tragi-comique, Jean n'avait rien à revendiquer, en fait il venait simplement se recueillir et me faire partager ses souvenirs de jeunesse, sa seule interrogation portait sur le devenir des albums photos nombreux de la famille et de la fabuleuse bibliothèque de son grand-père?

— Ah! Cela avait du être éparpillé rapidement... pour cause, cela pesait lourd... et n'avait pas de véritable valeur, rien n'est resté au château et de très gros travaux de rénovation ont été effectués en 1957...!

*

Jean eut doublement besoin de son pull norvégien quand il s'en fut au minuscule cimetière attendant au château, qui en faisait partie autrefois, une porte dans les remparts ouvre directement du château au cimetière devenu communal vu le faible nombre des habitants, pour retrouver la tombe de son grand-père et de sa jeune belle grand-mère.

Fouillant désespérément, Jean ne retrouva rien, une bonne âme l'informa que le cimetière avait été remanié, faute de place et que les ossements retrouvés dans le caveau avaient été placés dans deux urnes déposées dans une tombe commune.

Grandeur, décadence, oubli pour les généreux donateurs de Clermont-Dessus, juste encore un peu de mémoire.

Tout en haut, sous les sapins, on les voit moins développés sur le dessin, dans l'humidité de mousses énormes sur les pierres anciennes, Jean prit très froid, ce qu'il ne fallait pas. Nous n'étions plus dans les Cévennes chaudes de la famille maternelle, nous étions dans le pays choisi, près d'Agen, par le grand père paternel normand pour y finir sa vie. C'est une des raisons pour laquelle Jean avait décidé en 1951 de faire son service militaire à Montauban, il se retrouvait ainsi à proximité de son grand-père. Ce pays chaud était devenu très froid, là haut, sur sa hauteur. Tout à coup c'était l'éternel sans retour, le crépuscule des dieux,

l'ultime destinée. Cette étape fit très mal. Sur le chemin du retour, nous devisâmes sur le destin, la destruction et la régénération et beaucoup sur le Don Quichotte des Lettres d'Edouard Dujardin inlassable découvreur de Wagner et sur la pièce du « **Retour Eternel** », oui, nous ne parlerions plus d'éternel retour mais de retour éternel: le mythe ne devant pas être considéré comme un symbole mais bien comme une réalité.

Jean conclut qu'il ne reviendrait jamais plus à Clermont-Dessus. La réalité lui dis-je, la vraie, ce sont tes dessins du château et de la ferme, ceux là existent, ô grand romantique.

C'est pourquoi je vous livre ces deux œuvres de jeunesse.

Ah, juste une dernière observation: à la dernière nuit de la dernière année pleine du calendrier de sa vie, le 31 décembre 2005, Jean sortit une cithare ancienne allemande que j'avais lorgné dans l'année chez un antiquaire et qu'il avait été chercher à un moment où il pouvait encore marcher. Il l'avait enveloppé dans du papier journal afin que je n'y prête pas attention. *Ce sera ta lyre de poétesse me dit-il, et tu joueras pour moi... et je te confie aussi l'épée remise à mon arrière arrière grand père, tu sais que je tiens aussi particulièrement à cet aïeul... veille et fais pour moi, mais vis aussi pour toi et pour le retour éternel.*

L'épée de l'éveilleur de peuple du XIXe siècle, ce sera pour une autre histoire, nous étions déjà au XXe siècle. En fait, je constatais que c'était le retour éternel des fortes personnalités et dans la situation poignante où nous nous trouvions, je compris que cela était aussi du romantisme au sens vrai et tragique du terme.

Katherine Hentic

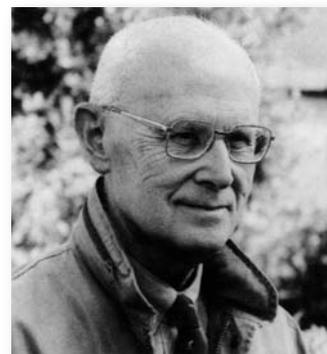


Le Voyageur contemplant une mer de nuages
Caspar David Friedrich - 1817

Souvenirs

Souvenirs d'un loup-garou

Dominique Venner



Ce n'était pas une MG42 qui crépitait là-haut à une cadence infernale. Jean n'était pas arrivé depuis cinq minutes qu'il se jetait au travail. Je l'avais conduit à sa chambre. Le tacatac de sa vieille machine à écrire me disait que l'inspiration était revenue sans tarder.

En ce temps-là, j'avais planté ma tente entre mes livres et mes fusils dans la vieille maison d'un village à la jonction de deux forêts. Compigne à l'est, Retz à l'ouest. J'avais l'embarras du choix. Vers l'ouest, il fallait grimper un raidillon sablonneux dans un décor de buissons secs qui me rappelait la maison fortifiée d'Ain Zana. Au temps de la petite guerre, on me l'avait confiée avec une section d'Alsaciens qui jouaient de l'harmonica au retour des opérations. J'avais vingt ans. Nous faisons semblant de boucler la frontière tunisienne par où s'infiltraient les fels. Le « barrage » n'était pas encore édifié, que Jean connaîtra plus tard à la tête d'un commando de chasse. Pourquoi évoquer cela ? De nos crapahuts en Algérie, nous ne parlions presque

jamais, ni non plus de l'aventure autrement féconde d'Europe Action. J'ai toujours eu en horreur une certaine nostalgie d'anciens combattants. Jean, par force, ne pouvait y échapper. Il lui fallait nourrir ses récits épiques, pleins de sueur, de schnaps et de sang.

Souvent, il venait travailler et se détendre dans mon repaire. Il se déplaçait à bord d'un break aménagé en bibliothèque. Je crois qu'il pouvait même y dormir. La rusticité ne lui avait jamais pesé. Il avait aussi conservé de ses années de vrai journalisme la faculté de se remettre instantanément à la tâche et n'importe où. Je me pliais à l'horaire strictement réglé de sa journée. Début du travail le matin vers 7 heures. Et cela durait jusqu'à 18 heures, une pause rapide au déjeuner. Chaque soir, à l'heure dite, la machine à écrire cessait soudain de crépiter.

— Dom ! Je suis prêt !

Ayant chaussé bottes ou chaussures de marche, le moment était venu de longues ballades en forêts. L'heure étant propice, je lui faisais découvrir

la silhouette fugace des biches ou des chevreuils. Rite immuable, suivie de la soirée devant une flambée. Des côtelles grillaient dans l'âtre, le vin nous réchauffait l'âme.

Nous parlions de tout, et souvent revenaient les interrogations sur les impasses de l'immense aventure européenne des années trente et quarante. Jean avait sur moi le privilège de l'âge. Ses quelques années d'avance lui avaient laissé des souvenirs chauds. Par la suite, avec une incroyable voracité, il avait lu tous les écrivains de l'époque. Ils étaient vivants pour lui. Sur chacun, il avait une anecdote.

— Tu connais la définition de ce célèbre homme de lettres qui fut aussi un général tenté par la politique ? Voici : « Charles De Gaulle, auteur d'un livre machiavélien, Le Fil de l'épée, disparu, pense-t-on, lors de la bataille de Moncornet en juin 1940... ».

Je m'étranglais de rire et lui aussi.

Quelques années plus tard, avec une sensibilité merveilleusement poé-

tique, Jean écrira l'incomparable galerie de **Que Lire ?** Un jour, c'est certain, ses portraits d'écrivains le feront reconnaître à sa juste valeur. Mais en ce temps-là, nous parlions plutôt des figures de l'aventure politique. Et bien entendu, nous n'étions jamais d'accord au sujet d'Ernst Jünger. Le mot « révolution » conservait pour Jean toute son ancienne aura romantique. Ce mot était la clé de ses rêves. Il résumait son aversion de l'esprit bourgeois et l'espoir qu'advienne un type humain conforme à son idéal intime. Ce type, il l'incarnait par son authenticité, ayant toujours mis sa vie en accord avec ses idées.

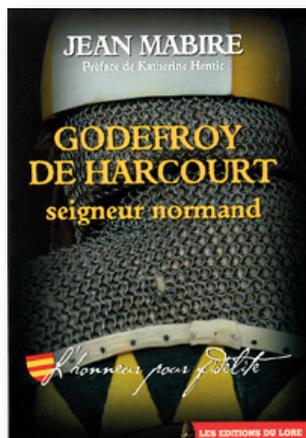
Dominique Venner
Historien, directeur
de la Nouvelle Revue d'Histoire

À l'apex

Godefroy d'Harcourt

Réédition

Il C'était, écrit Froissart dans ses *Chroniques*, un chevalier de grand courage et moult vaillant de conseil et d'arme selon sa puissance, car il était boiteux moult fort; mais cela ne l'empêcha mie de se montrer hardi et entreprenant, et il ne daigna onques fuir en bataille". Né dans les premières années du XIVe siècle, Godefroy de Harcourt, seigneur de saint-Sauveur-le-Vicomte, a vécu, de toute sa fouge belliqueuse, les premières années de la guerre de Cent Ans. Avec lui, revit le drame de quelques seigneurs normands partagés entre le roi de France Philippe de Valois et le roi d'Angleterre Edouard III, prétendant, non sans raison, à la couronne de France. Entre ces deux souverains ennemis, Godefroy le Boiteux, maître du clos du Cotentin, complètera et se battra, jusqu'à son dernier combat, à la Saint-Martin 1356, pour rendre à la Normandie, sa seule patrie charnelle, ses droits, coutumes, libertés et franchises. Héros pour les uns et traître pour les autres, ce chevalier turbulent et vindicatif réussit à nouer des alliances avec les Anglais, les Flamands, les Bretons et les Navarrais. Pour parvenir à son but, il soutient Charles le Mauvais contre Jean le Bon et reste un des personnages les



plus étranges du monde médiéval agissant.

Héritier des Vikings et fier de compter parmi ses ancêtres Bernard le Danois, compagnon de Rolf le Marcheur, ce champion de l'indépendance normande a inspiré à Jean Mabire une véritable saga, qui place Godefroy de Harcourt à sa vraie place parmi les grandes figures solitaires et inflexibles du monde nordique, capables de faire face jusqu'au bout à un destin tragique.

Jean Mabire tenait à la réédition de cet ouvrage, l'édition originale étant parue en 1980. Avec une préface de

Katherine Hentic, son épouse, cette nouvelle édition va remettre à l'honneur ce héros normand.

• **Éditions du Lore.** Date de Parution : 03/2007. 24 €. 272 pages, ouvrage broché. Téléphone/Fax : 02 99 66 13 50. Ouvert du lundi au vendredi de 9 heures à 18 heures Adresse : La Fosse, 35 250 Chevaigné. www.ladiffusiondulore.com contact@ladiffusiondulore.com

ADHÉREZ !

À remplir soigneusement
en lettres capitales

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Tel. _____

Fax. _____

E. mail : _____

@ _____

Profession : _____

Conception
Les Éditions d'Héligoland
BP 2 — 27290 Pont-Authou
www.editions-heligoland.fr
contact@editions-heligoland.fr

